

ZAZIE dans le METRO

Un film de **Louis Malle**
D'après le roman de **Raymond Queneau**



PARIS. Zazie, 12 ans, descend du train avec sa mère qui la confie pour le week-end à son oncle Gabriel. La petite fille espiègle n'a qu'une obsession : prendre le métro ! Mais une grève vient de débiter et les grilles sont fermées. Alors que Gabriel pensait la faire rêver devant les plus beaux monuments de la capitale, il comprend vite que son week-end ne sera pas de tout repos. Sa nièce au sourire enjôleur va rapidement faire tourner en bourrique tout le quartier ! Les aventures zébouffantes s'enchaînent, tout comme les rencontres endiablées dans un Paris sans dessus-dessous !!

Zazie dans le métro est une comédie burlesque de Louis Malle d'après le roman éponyme de Raymond Queneau paru l'année précédente. Sorti le 28 octobre 1960, l'accueil du film fut mitigé, auprès du public comme des critiques. Enfin, il attira tout de même 854 495 spectateurs (ça fait rêver !!) ! A l'époque, Truffaut, Ionesco ou Chaplin exprimeront leur enthousiasme.

Salué comme radical et révolutionnaire, le film fascine toujours 60 ans après par sa vitalité, son originalité, sa capacité à déranger ou à enthousiasmer, sa richesse... Film moderne, il reste indémodable. « Adaptation » d'un livre réputé inadaptable, c'est bien plus une récréation et la re-création d'un univers en soi, le monde de Zazie. Un film expérimental, une critique du monde moderne, monde du chaos et de la destruction, du tourisme et de la voiture, c'est tout dire ! Mélange de Tati et de Tex Avery, de Technicolor et de clin d'œil à la Nouvelle Vague, au burlesque et à tant d'autres choses, voulant remplacer la fantaisie des mots par une folie visuelle, **Zazie** est aussi une réflexion sur le cinéma et son langage. L'image explose de tous les côtés, façon Pop Art et cartoon échevelé. Film passionnant, inépuisable, source d'inspirations et de joies innombrables pour les enfants et pour les adultes. C'est si rare, il faut se jeter dessus !

« Snob mon cul Napoléon mon cul,
il m'intéresse pas du tout cet enflé avec son chapeau à la con ! »

Dans le roman la femme de Gabriel s'appelle Marceline tandis que dans le film, on l'appelle Albertine, en hommage à l'héroïne de Marcel Proust. Dans le roman, Raymond Queneau joue sur les mots et critique la tradition littéraire, alors que le film est burlesque et parodie la tradition cinématographique. Dans le film, le personnage de Zazie est plus jeune de 4 ans que dans l'œuvre originale. En la rajeunissant de la sorte, Louis Malle tente d'éviter le côté *Lolita* qui aurait accentué l'aspect pervers de certains personnages (notamment Pédro Surplus...).

Louis Malle (1932-1995) est un électron libre. Il ne fait pas partie *stricto sensu* de la Nouvelle Vague, mais s'inscrit dans le renouveau du cinéma et bénéficie du vent de liberté d'alors. Cet auteur enchaînera les œuvres brillantes dans des genres divers : *Ascenseur pour l'échafaud*, *Le Souffle au cœur*, *Viva Maria*, *Au revoir les enfants*... Œuvres marquées par certaines constantes : volonté d'innover, dimension existentialiste, évocation de l'enfance... S'il est bien conscient que l'adaptation de *Zazie* doit se concentrer sur l'esprit plus que sur la lettre, il ne renonce pas à ce parler si singulier qui fait le charme du roman et de ses personnages. Le cinéaste adopte bien cette langue populaire et poétique, en utilisant sa propre grammaire visuelle pour suivre la folle démarche de Queneau.

Raymond Queneau (1903-1976), romancier, poète et dramaturge, écrivain érudit à l'esprit encyclopédique, passionné de mathématiques, rejoint en 1924 le groupe des Surréalistes mais se fera exclure. Figure du Saint-Germain-des-Prés des années 50, il cofonde l'Oulipo, le Club des Savanturiers avec Boris Vian et l'Académie de la Moule Poilue avec Lise Deharme. En 1954 (et jusqu'à la fin de sa vie), il prend chez Gallimard la direction de la Pléiade. Rapprocher langue parlée et écrite sera son grand projet littéraire. Il jettera les bases du *néo-français*, avec une syntaxe et un vocabulaire typiques du langage parlé et une orthographe parfois phonétique. *Zazie dans le métro*, son quinzième roman, lui apporte consécration et succès populaire. C'est peu dire que son influence fut majeure sur tant de courants artistiques...



LE PROJET ZAZIE

Le livre fut l'un des événements de l'année littéraire, d'emblée considéré comme inadaptable : comment rendre cette narration sautillante, la verveur du langage, les jeux sur l'orthographe dans un film ? La réponse de Malle : une transposition « fidèle » est non seulement impossible, elle est inutile. Si *Zazie* l'intéresse tant, c'est pour le terrain d'expérimentation qu'il représente :

« Je trouvais que le pari qui consistait à adapter Zazie à l'écran me donnerait l'occasion d'explorer le langage cinématographique. C'était une œuvre brillante, un inventaire de toutes les techniques littéraires avec aussi, bien sûr, de nombreux pastiches. C'était comme de jouer avec la littérature, et je m'étais dit que ce serait intéressant d'essayer d'en faire autant avec le langage cinématographique. »

Zazie reprend le goût de la liberté défendu par la Nouvelle Vague et le droit aux expérimentations. Formellement, Louis Malle joue avec toutes les possibilités techniques du cinéma pour inventer un univers plein de fantaisie. Tout excité à l'idée de concurrencer Raymond Queneau dans l'exercice de style et de tourner son premier film en couleurs, Louis Malle joue avec la grammaire du cinéma : ralentis, accélérés, coupes incongrues, gags visuels. Sans aller jusqu'à parler de clin d'œil à la Nouvelle Vague (en 1959, ce n'est pas encore une mouvance identifiée), on retrouve des procédés qui lui seront chers : les faux raccords ou le goût pour les rues de la capitale. Mais chez Louis Malle, les lettres sont vives, les messages publicitaires se mêlent à des dessins dans un joyeux fouillis plein de couleurs et les mots, sont partout, jusque sur les murs !

Dnoukipudonktan !!

Comme je ne vois rien de réellement sacré dans notre français contemporain, je ne vois non plus aucune raison pour ne pas élever le langage populaire à la dignité de langage écrit, et source d'une nouvelle littérature, d'une nouvelle poésie. » Chez Queneau, les mots entraînent le lecteur dans une danse folle. Le romancier réinvente l'orthographe pour la faire correspondre à la parole de ses personnages. Familiers quand ils sont prononcés, les mots se transforment en de curieuses compositions qui doivent parfois être décryptées à la lecture, comme en témoigne l'expression qui ouvre le roman : « Doukipudonktan », la multiplication des « Z » et des « K » dans l'écriture de Queneau donne à voir une nouvelle langue joyeuse, presque enfantine. Si le cinéma ne peut pas retranscrire ce jeu presque savant sur la graphie, Louis Malle est loin de lui être indifférent, y faisant sans cesse référence, grâce à quelques clin d'œil. Ainsi, alors que la petite Zazie se précipite vers une station de métro, on peut lire écrits sur les murs le mot « Grève », mais aussi, malicieux, le mot « Graive ». Cette faute d'orthographe ajoute une touche enfantine à ce décor et renvoie aussi à la tendresse de Queneau pour les mots réinventés.



Une langue inventive et contagieuse

La richesse des mots et expressions du roman de Queneau se retrouve, à peine édulcorée, dans le film de Louis Malle. Le « Mon cul » de Zazie, le « Tu causes tu causes, c'est tout ce que tu sais faire » de Laverdure, les « merde » réguliers de Turandot : les personnages de Zazie ont chacun leurs expressions fétiches, qui reviennent de manière quasi automatique dans leur bouche. Ce jeu de répétition définit les personnages tout en en faisant des figures comiques ; il s'agit aussi de faire rire à travers un langage prévisible, composé d'expressions toutes faites et de clichés, qui contrastent avec l'imagination langagière et visuelle déployée dans le roman et son adaptation.

L'insolence de Zazie passe aussi par le langage, et la liste des mots familiers ou franchement grossiers qu'elle emploie serait longue à établir. Mais ce langage s'avère aussi contagieux : « Mon cul » finit par être repris par tous les personnages, preuve de la puissance d'influence de la petite Zazie. Louis Malle est particulièrement attentif à cette circulation des mots, qui s'ajoute à celle des personnages déambulant dans Paris. Zazie adore tourner autour des autres personnages, les saoulant de mots et de gestes. Même dans la scène de course-poursuite, elle revient sur ses pas ou tourne autour de Pedro Surplus. Petit tourbillon, elle promène et sème ses expressions dans tout Paris !

« Mais qu'est-ce qui pue comme ça ?
- Madame, c'est barbouze, un parfum de chez Fior. »

malavida et Gaumont
présentent

ZAZIE dans le METRO

Un film de
Louis Malle

D'après l'oeuvre de
Raymond Queneau

Catherine Demongeot
est
Zazie

Philippe Noiret
est
Gabriel

L'ours
jongleur

Avec Vittorio Caprioli, Annie Fratellini,
Jacques Dufilho, Yvonne Clech,
Antoine Roblot, Nicolas Bataille, Odette Piquet...

Scénario de Louis Malle
et Jean-Paul Rappeneau
Images de Henri Raïchi
Conseiller artistique William Klein

« La vie ? Un rien l'amène, un rien l'anime,
un rien la mine, un rien l'emmène. »

Les sixties, ère du changement

1960. Au moment où sort *Zazie*, la France est en plein renouveau. Quinze ans après la guerre, la jeunesse bat le pavé, l'Amérique fait rêver. Le cinéma fait sa Nouvelle Vague, tandis que De Gaulle, Président en 1958, met un terme à la guerre d'Algérie. C'est la Ve République, et le début du règne des « *enfants de Marx et de Coca-Cola* », pour reprendre Godard dans *Masculin, féminin* (1967).

Queneau n'a pas manqué de remarquer cet intérêt croissant pour la culture américaine, dans *Zazie*, il ne cesse de créer, à partir d'anglicismes de nouveaux mots. Il y a bien sûr les fameux « bludjinnz » qui témoignent de l'arrivée de la mode américaine en France. Ce n'est pas un hasard s'ils constituent, pour la petite Zazie, le comble de l'élégance et une idée fixe presque aussi puissante que le métro parisien. Ce pantalon est clairement associé, surtout dans le roman, à un vêtement peu convenable voire provocateur. Il suscite de vives réactions de la part des adultes. Le livre comme le film témoignent du fossé existant entre les générations : les personnages ne cessent de reprocher à Zazie son manque d'éducation (tout en parlant aussi mal qu'elle), ce à quoi la fillette rétorque « La nouvelle génération, elle t'e... ». « Les filles s'habillent comme ça maintenant », constate Marceline devant Zazie en jeans.

« Merde alors,
moi qui voulais voir
dans le métro, merde,
sacrébeu d'merde alors. »



Zazie et la voiture

Dans une France vieillie et usée par la guerre, le mouvement, la vitesse, le changement sont revendiqués par un monde avide de régénérescence. Mais Zazie n'est guère sensible aux charmes de l'automobile, bien moindres à ses yeux que ceux du métro. Dès son arrivée, elle se moque du taxi de Charles (« Il est rien moche son bahut »). Si le film s'ouvre sur un train filant à vive allure vers la capitale, à l'intérieur de la ville, c'est la grève. Décrit avec délectation par Queneau, c'est dans un Paris encombré, immobilisé que la petite Zazie promène à toute allure sa bouille riieuse.

La voiture est alors l'occasion pour Malle de raconter une ville devenue hystérique face à une Zazie que rien n'étonne. Les espaces étroits (ascenseurs, voitures, autobus) sont toujours saturés, pleins à craquer, sujets à faire rire. La voiture est surtout l'occasion de multiplier les gags visuels. Ainsi, lors de la rencontre entre Zazie et Madame Mouaque, la veuve quitte sa voiture, qui continue pourtant à rouler, entraînée par les voitures qui la coincent de part et d'autre. On remarque aussi à l'arrière-plan Gabriel qui glisse sur le capot de la voiture, et se fait entraîner hors du cadre, laissant le champ libre à Zazie et à sa nouvelle connaissance.

Filmer Paris : la subversion des symboles de la capitale

Zazie arrive à Paris, mais rien ne se passe comme prévu. Force de désordre, Zazie n'a rien d'une touriste tranquille. A travers son périple, Queneau et Louis Malle se moquent du Paris touristique, avec ses bâtiments historiques qu'il ne faut pas manquer. « Kouavouar »

En partant en quête du métro, terre promise désignée d'emblée comme impossible, Zazie part à la découverte de la capitale et de ses habitants. Du Nord de la ville à Pigalle en passant par les Grands boulevards, la petite héroïne arpente inlassablement les rues de la ville. Pourtant, si l'on excepte les fantastiques « bludjinnz » qui remplacent un instant le métro dans son cœur, rien de ce qu'on lui propose ne suscite un réel émoi.

« Ah ! Paris, quelle belle ville. Regarde-moi ça si c'est beau.
- Je m'en fous, moi ce que j'aurais voulu, c'est aller dans le métro. »

Au premier abord, le Paris de Louis Malle est aisément reconnaissable. Le cinéaste tourne à de nombreuses reprises dans des lieux identifiants de la capitale. Mais les apparences sont bien trompeuses. La topographie s'emballe chez Malle, qui ne se soucie guère de cohérence. Le montage rapproche des lieux distants de plusieurs kilomètres. Bien malin qui saurait retracer sur une carte les déplacements des personnages. Inutile aussi de chercher à se repérer. Lorsque Zazie sort de chez Gabriel, elle semble se diriger vers le boulevard perpendiculaire à sa rue ; or, c'est dans une galerie qu'elle bifurque, galerie inexistante dans le plan précédent. Le Pigalle de Malle contient des plans tournés dans le Xe arrondissement, la promenade le long des quais est tournée aussi bien au Pont des Arts qu'à Bir-Hakeim. Le montage devient l'allié indispensable pour inventer un Paris puzzle. Même lors de séquences où les lieux sont clairement identifiés, comme le Pigalle nocturne, la fatigue de Zazie donne une impression de flottement et d'irréalité.

Un Paris Labyrinthe

Les protagonistes sont souvent incapables de dire où ils se trouvent, de se mettre d'accord sur ce qu'ils voient. Le Panthéon, les Invalides, la Madeleine... Les personnages ressortent les noms des lieux emblématiques de Paris, mais sont incapables de les reconnaître. On se moque du Paris qu'il faut voir, celui des touristes, qui font l'objet d'une irrésistible satire dans *Zazie*. Louis Malle fait entendre leur brouhaha en mêlant leurs voix, mais en les déformant, les accélérant jusqu'à la limite du supportable. Il fait de chaque touriste un parfait représentant de son pays, animé d'une seule volonté : voir la Sainte Chapelle. Queneau et Malle s'en donnent à cœur joie avec l'obsession de ce « joyau de l'art gothique », expression clichée, symbole d'une langue vide et d'un tourisme sans âme.

Dans le Paris de 1960, Louis Malle nous montre l'église Saint-Vincent-de-Paul (la Sainte-Chapelle) la place Franz-Liszt (10e arr.), la gare de l'Est, un bistrot, le marché aux puces de Saint-Ouen, le pont de Bir-Hakeim, la galerie Vivienne et le passage du Grand-Cerf (2e arr.), l'édicule Guimard de la station de métro Bastille (détruit en 1962), les quais de la Seine, un cabaret de Pigalle (tourné en studio) et bien sûr la Tour Eiffel.



Charles et la petite fille, et qui se termine par une accélération de la bande sonore ; la seconde joue sur le registre lyrique, en joyeuse parodie. Le monologue de Gabriel est manifestement postsynchronisé, ce qui donne une impression d'étrangeté, accentuée par une musique moderniste et un jeu d'échos.

« Pourquoi tu veux être institutrice ?
- Pour faire chier les enfants ! Pour faire chier les martiens ! »

Une héroïne de cinéma unique

Elle fonce Zazie. Dès que son oncle a le dos tourné, dès que les adultes dorment, elle file là où elle a envie d'aller (en général, vers le métro). Elle sème le chaos – la zizanie – partout où elle passe. L'autorité ne lui fait absolument pas peur, elle ne cesse de questionner le monde qui l'entoure, entraînée dans des idées fixes : c'est par exemple le cas, tout au long du roman, avec l'homosexualité de son oncle qu'elle ne cesse d'interroger. Mais, parce qu'elle ne cesse jamais de demander, parce qu'elle s'étonne de ce qu'elle voit, elle contraint les adultes à se retourner sur leurs propres contradictions, jouant le rôle de Candide.

Zazie est une parfaite héroïne de cartoons : sa vitesse et sa capacité à échapper à tout le monde l'assimile à Bip Bip ; poursuivi par le vil coyote Pédro Surplus. Louis Malle était fin connaisseur de Tex Avery, sur lequel il avait rédigé son mémoire de l'IDHEC. Il s'amuse à en faire un véritable personnage de cartoon. Grâce au montage, Zazie acquiert le don d'ubiquité. Surprenante, on ne sait jamais quand elle peut surgir. Louis Malle joue soigneusement des cadres pour donner l'impression qu'elle surgit comme un diable de sa boîte. A de nombreuses reprises, elle sort d'un coin de l'image, comme une magicienne. Elle est aussi le personnage qui bénéficie le plus des accélérés, que ce soit pour retranscrire son flot verbal intarissable que pour tenter de la suivre dans sa folle course parisienne. C'est un diabolin qui a le don mystérieux de provoquer l'agitation tout autour de lui. Mais c'est aussi une petite fille qui échappe aux dangers d'une pirouette gracieuse.



La tour Eiffel

Louis Malle transforme cette visite obligatoire en moment de délire burlesque. Il filme la Tour Eiffel sous tous les angles, la transformant en puzzle ou en modèle miniature que l'on peut triturer et tourner en tous sens, évoquant les peintures cubistes. Mais c'est aussi le cinéma américain qui a la part belle au cours de cette visite. Malle multiplie les citations, faisant par exemple apparaître un sosie d'Harold Lloyd, reconnaissable à ses lunettes. Les acrobaties maladroites de Gabriel semblent tout droit sorties de Laurel et Hardy. Les ballons sont un clin d'œil au cinéma de Lamorisse, qui se rendit célèbre avec *Le Ballon rouge*. Louis Malle organise sa séquence sur deux mouvements opposés : la descente de Zazie et Charles, et l'ascension de Gabriel. Le premier est plutôt amusant, dans l'impression de circularité un peu vertigineuse qui s'en dégage, avec cette conversation, comme toujours vive, entre

Paris est une illusion

Une capitale en pleine transformation apparaît dès le générique. Avant les immeubles haussmanniens de la capitale, ce sont les hautes tours d'immeubles récemment construites qui parsèment le paysage. Dans ce Paris coexistent les petites boutiques d'artisans comme celle de Gridoux, et les hauts immeubles. Le film raconte un Paris en train de se reconstruire et de se métamorphoser. Paris et ses quartiers, tous si différents, sont le décor idéal pour les déambulations de la mouffette. Mais la ville et les lieux filmés sont des décors : Louis Malle ne cesse de le rappeler et s'efforce de détruire l'illusion cinématographique, empêchant le spectateur de plonger dans un Paris familier.

Au miroir des identités

Zazie, plus Tom Sawyer que Lolita, prend la voix d'Emmanuel Riva dans *Hiroshima mon amour* pour pleurer les malheurs de son père : « papa, il était tout seul à la maison... tout seul qu'il attendait... il attendait rien de spécial ». Le monde de Queneau adapté par Louis Malle rien ni personne n'est ce qu'il semble être. D'un plan à l'autre du film, les personnages et les objets changent de place. Le film joue à loisir avec le cadrage et les décors pour causer le trouble. Le film de Louis Malle est construit comme un jeu de miroirs et de répétitions. Volontairement, le cinéaste fait réapparaître des figurants et des acteurs reconnaissables. Il crée ainsi un univers étrange, à la fois familier (répétition des figures) et un peu inquiétant. Le questionnement sur l'identité, ou tout du moins, le constat de la variété possible des identités est au cœur du film de Louis Malle. Pour preuve, la multiplication des miroirs tout au long de l'œuvre : tout semble indiquer que les personnages eux-mêmes ont besoin de se fixer dans le miroir, de s'assurer de leur véritable nature, qui leur est tout aussi insaisissable qu'elle l'est pour les autres personnages.

« Alors, qu'est-ce que tu as fait ?
- J'ai vieilli. »



Les textes de ce dépliant sont extraits du dossier pédagogique du film,
disponible sur malavidafilms.com
Zazie dans le métro est disponible en poche chez Gallimard Jeunesse.